

Comment faire une théorie de la traduction

Anna ISANINA
Université de Lausanne

Résumé :

Les années 1950-1960 témoignent d'un nombre considérable d'études de linguistique consacrées à la traduction. Presque simultanément, plusieurs linguistes abordent cette problématique indépendamment les uns des autres. Cet article vise à suivre les conditions et les prémisses qui ont permis aux chercheurs de trois mondes — russophone, francophone et germanophone — de développer leurs théories linguistiques de la traduction. L'analyse des ouvrages les plus importants de cette époque sur les problèmes théoriques de la traduction révèle quelques traits communs dans les conceptions concernées, malgré la différence considérable des bases de départ et des approches adoptées.

Mots-clés : traduction (théorie de la --), traductologie, linguistique soviétique, stylistique comparée, communication (théorie de la --), fonctionnalisme, forme et contenu.

INTRODUCTION

Bien que l'on puisse faire remonter l'histoire de la traductologie jusqu'à Cicéron et saint Jérôme¹ — pour ne pas aller plus loin —, ce sont les années 50-60 du XX^e siècle qui marquent généralement la naissance de la théorie de la traduction comme discipline scientifique indépendante². C'est à cette époque que la traduction devint l'objet fréquent de réflexions théoriques dans différents courants et écoles linguistiques.

Effectivement, plusieurs linguistes, indépendamment les uns des autres et presque simultanément — avec une différence de quelques années seulement —, portèrent leurs regards sur les problèmes de la traduction. Dans le monde anglophone, ce fut John Rupert Firth (1890-1960)³, Roman Jakobson (1896-1982)⁴ et Eugene Nida (1914-2011)⁵ ; parmi les linguistes francophones il est approprié de nommer les Canadiens Jean-Paul Vinay (1910-1999) et Jean Darbelnet (1904-1990)⁶, ainsi que Georges Mounin (1910-1993)⁷. En ce qui concerne le monde germanophone, la problématique traductologique trouva son développement chez les représentants de l'École de Leipzig Otto Kade (1927-1980)⁸ et Albrecht Neubert (1930-)⁹. Avec un peu d'avance (1953) fut publiée en URSS la première édition de *Vvedenie v teoriju perevoda : lingvističeskie problemy* ['Introduction à la théorie de la traduction : les problèmes linguistiques'] par Andrej Venediktovič Fedorov (1906-1997).

Une telle croissance d'intérêt pour la traduction en linguistique dans la seconde moitié du XX^e siècle peut être expliquée par des raisons tout à fait triviales : l'accroissement dans l'après-guerre des contacts interlinguistiques, le boom cybernétique et les nombreuses tentatives de développer des systèmes de traduction automatique — une démarche impensable sans référence au plan du contenu langagier et de ses unités. Par ailleurs, vers le milieu du XX^e siècle la linguistique fit face à la nécessité d'élargir son objet : la réussite considérable dans la description

¹ Guidère, 2010, p. 31.

² Selon G. Steiner, à la fin des années 1960 débute la quatrième période de l'histoire de la réflexion sur la traduction (Steiner, 1975).

³ V. Firth, 1956.

⁴ V. Jakobson, 1959.

⁵ V. Nida, 1959 et 1964.

⁶ V. Vinay, Darbelnet, 1958.

⁷ V. Mounin, 1963 et 1965.

⁸ V. Kade, 1968.

⁹ V. Neubert, 1968.

des formes et des structures mènent logiquement aux aspects sémantiques du langage.

Cependant, les prémisses, grâce auxquelles les linguistes de différentes écoles nationales sont arrivés à l'idée de développer leurs théories linguistiques de la traduction, donnent une image plus variée. L'opération traduisante, comme on le verra plus loin, ne se réduisait pas seulement à une sorte de laboratoire où l'on pouvait mettre en évidence les phénomènes linguistiques peu étudiés ou découvrir les régularités du plan du contenu.

Quels furent donc les autres motifs du tournant linguistique dans le domaine de la traduction ? L'étude des travaux théoriques qui acquièrent le statut d'ouvrages fondamentaux en traductologie, ainsi que l'analyse de leur contexte scientifique, nous permettent de dresser un tableau plus précis des bases conceptuelles des théories nationales de la traduction.

Dans le cadre de cet article, nous nous limitons à trois mondes scientifiques et culturels — russophone, francophone et germanophone —, entre autres en raison de leur influence réciproque de longue durée, surtout dans les sciences humaines. Bien sûr, en laissant de côté l'ensemble des ouvrages anglo-américains sur les problèmes linguistiques de la traduction¹⁰, nous ne pouvons pas assurer une perspective complète à l'échelle mondiale de l'histoire de la traductologie du milieu du XX^e siècle. Néanmoins, nous trouvons cette limitation légitime, car le corpus des ouvrages sur la traduction rédigés en anglais est considérablement mieux étudié. Notre étude concentrée sur les trois autres plus grandes traditions linguistiques va donc combler ce manque épistémologique.

1. PÈRES-FONDATEURS

Les ouvrages dont il va s'agir ici marquent la naissance de la théorie de la traduction linguistique, chacun dans son contexte scientifique : en URSS, au Canada, en France et en Allemagne de l'Est.

Suivant l'ordre chronologique de leur parution, nous commencerons par l'URSS, où en 1953 fut publiée la première édition de *Vvedenie v teoriju perevoda* ['Introduction à la théorie de la traduction'] par Andrej Fedorov.

Ensuite nous nous adresserons au monde francophone, représenté par la *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*, une monographie des Canadiens Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, parue en 1958 et l'ouvrage de Georges Mounin *Les problèmes théoriques de la traduction* publié à Paris en 1963.

Enfin nous analyserons l'ouvrage de 1968 rédigé par Otto Kade, le père-fondateur de l'école de Leipzig, en RDA. Il s'agit de *Zufall und*

¹⁰ Voir notamment Firth (1956), Nida (1964), les publications du recueil *On Translation* (1959).

Gesetzmäßigkeit in der Übersetzung [‘Le hasard et la nécessité dans la traduction’].

Ce n’est pas par hasard que ces trois œuvres ont été choisies pour notre étude. Sans doute, vers le milieu du XX^e siècle, les pays possédant une langue littéraire bien développée et entretenant des liens interculturels importants accumulèrent un grand corpus de travaux sur les problèmes de la traduction. Mais ce qui nous intéresse, c’est le moment où la traductologie qui avait existé sous la forme d’étude des belles-lettres durant toute son histoire, — commença à se transformer en discipline linguistique, à savoir les années 1950-1960. Suivant la même logique, certaines sources postérieures qualifient ces ouvrages de travaux pionniers sur la théorie linguistique de la traduction et leurs auteurs, comme ses pères-fondateurs.

1.1. UNION SOVIÉTIQUE

La monographie d’Andrej Venediktovič Fedorov *Vvedenie v teoriju perevoda : lingvističeskie problemy* [‘Introduction à la théorie de la traduction : les problèmes linguistiques’] (1953) marque traditionnellement la formation de la théorie de la traduction linguistique en URSS.

Rédigée par un linguiste, elle présente une étude scientifique dans toute la force du terme : l’auteur y définit la problématique de la nouvelle discipline appelée «théorie de la traduction», ainsi que sa place parmi les autres sciences du langage. La base théorique de l’ouvrage comprend l’examen détaillé des problèmes de la traduction au niveau du vocabulaire, de la grammaire et de la stylistique. Fedorov accorde une attention particulière à l’expression de l’identité culturelle lors de la traduction.

Héritier en quelque sorte de la tradition précédente concernée avant tout par la traduction de la littérature, Fedorov s’occupe essentiellement des problèmes de la traduction des textes littéraires, dont il adopte une approche globale. Selon lui, le texte ne doit pas être décomposé en éléments isolés pour être traduit. Il souligne que «l’incapacité de traduire un seul élément, une seule particularité de l’original ne contredit nullement le principe de traduisibilité, qui s’applique au texte dans son ensemble»¹¹.

Fedorov part toujours de la présomption que chaque langue possède les moyens d’exprimer tous les sens possibles, et l’objectif principal de la théorie de la traduction consiste en la détection, la description et l’analyse de ces moyens. La traduction, pour Fedorov, est une activité au cours de laquelle se mettent en lumière les corrélations non seulement entre deux textes, mais aussi entre les deux systèmes linguistiques de l’original et de la traduction «dans l’unité indissoluble de la forme et du contenu» (*Ibid.*, p. 11). Il met en valeur le rôle de la linguistique :

Toutes sortes d’études et de réflexions sur comment le contenu de l’original se reflète dans la traduction seront vagues, si elles ne s’appuient pas sur l’analyse

¹¹ Fedorov, 1953 [1958], p. 127.

des moyens linguistiques d'expression utilisés lors de la traduction. (*Ibid.*, p. 17)

Fedorov ne se contente pas des termes existants pour désigner la qualité de la traduction. Il rejette les termes *točnoct'* ['exactitude'] et *adekvatnost'* ['adéquation'] comme établissant la conformité absolue entre les éléments de l'original et de la traduction. Au lieu de ces derniers, il propose la notion de *polnocennyj perevod* ['traduction complète'] qui signifie «une transmission exhaustive du contenu sémantique de l'original et une complète conformité fonctionnelle et stylistique avec lui» (*Ibid.*, p. 132).

La traduction complète devient l'idéal de l'approche fonctionnaliste de la traduction dont Fedorov fut l'ambassadeur. Selon le chercheur russe, ce n'est pas la forme, mais la fonction des moyens linguistiques utilisés dans le texte, qui importe pour une bonne traduction. Par exemple, les moyens expressifs de la langue d'arrivée doivent être choisis en fonction de leur fonction dans le texte original.

Une autre notion qui joue un rôle important dans la conception d'Andrej Fedorov, c'est le contexte. Il convient de noter que le linguiste russe utilise ce mot *sensu lato* : il s'agit non seulement de l'environnement linguistique d'un élément du texte, mais aussi des aspects du langage, tels que la norme littéraire et l'usage. Notamment, quand le traducteur choisit parmi les différentes possibilités synonymes de la traduction, il doit toujours, selon Fedorov, tenir compte de tout l'ensemble des expressions acceptables dans la communauté linguistique et culturelle de la langue d'arrivée.

1.2. MONDE FRANCOPHONE

Stylistique comparée du français et de l'anglais par Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet (1958) contribua de façon significative au développement des théories de la traduction non seulement au Canada, mais aussi en dehors du monde francophone. S'appuyant sur les idées saussuriennes de la nature bilatérale du signe linguistique, sur la notion de *valeur*, sur la corrélation entre la langue et la parole, cet ouvrage fut créé en toute conformité avec la tradition structuraliste française. Entre autres, ses auteurs adoptèrent le principe de différenciation de la stylistique interne et externe, ou comparée, emprunté à Charles Bally (1865-1947)¹². Le rôle attribué à la stylistique comparée par les Canadiens — celui de discipline d'affiliation et de base conceptuelle pour leur version de la théorie de la traduction —, indique clairement que les auteurs mirent l'accent sur la comparaison des moyens expressifs des deux systèmes linguistiques participant à l'opération traduisante et notamment sur les critères de sélection des moyens les plus adaptés lors de la construction du texte en langue d'arrivée.

¹² V. Bally, 1913 [1952].

Les auteurs ne partagent pas le point de vue largement répandu, selon lequel la traduction est considérée comme une sorte d'art. Ils insistent sur l'étude scientifique et, plus précisément, linguistique de cette activité, dont le but consiste à «reconnaître les voies que suit l'esprit, consciemment ou inconsciemment, quand il passe d'une langue à l'autre» (Vinay, Darbelnet, 1958, p. 26). Autrement dit, les caractéristiques de la structure et du fonctionnement des deux langues participant au processus de traduction ont le plus d'importance.

Les chercheurs canadiens justifient comme suit la nécessité de fondements linguistiques pour leur théorie :

Il semble donc que la traduction, non pour comprendre ni pour faire comprendre, mais pour observer le fonctionnement d'une langue par rapport à une autre, soit un procédé d'investigation. Elle permet d'éclaircir certains phénomènes qui sans elle resteraient ignorés. A ce titre elle est une discipline auxiliaire de la linguistique. (Vinay, Darbelnet, 1958, p. 25)

Comme le soulignent les auteurs de la *Stylistique* eux-mêmes, leur théorie de la traduction doit reposer «à la fois sur la structure linguistique et sur la psychologie des sujets parlants» (Ibid., p. 26). Sans prétendre apporter des solutions universelles, ils trouvent qu'il est tout de même possible d'«étudier [...] les mécanismes de la traduction, en dériver des procédés, et par-delà les procédés retrouver les attitudes mentales, sociales et culturelles qui les informent» (Ibid., p. 26).

L'opération traduisante comprend tout d'abord l'étape de segmentation du texte source en *unités de traduction* qui peuvent appartenir à des niveaux différents de la langue (du morphème jusqu'aux syntagmes, y compris les expressions idiomatiques). Ces unités peuvent être fonctionnelles (avoir la même fonction grammaticale), sémantiques (avoir la même signification lexicale), dialectiques (exprimer le parcours d'une idée), prosodiques (avoir la même intonation). Ensuite, il est important que chacune de ces unités de traduction soit traduite comme un tout. La traduction sera *équivalente*, si elle satisfait aux trois critères suivants : les unités lexicales utilisées, leur ordre dans la traduction ainsi que l'organisation sémantique du texte produit doivent correspondre à l'original. En ce qui concerne les *procédés de la traduction*, ils peuvent être soit directs (emprunt, calque ou traduction littérale) ou indirects (transposition, modulation, équivalence ou adaptation).

En France, la problématique traductologique trouva son chemin en linguistique grâce à Georges Mounin et son livre *Les problèmes théoriques de la traduction* (1963), entièrement consacré à ce thème.

Mounin observe que la linguistique moderne crée de nombreuses difficultés pour la théorie de la traduction :

Si l'on accepte les thèses courantes sur la structure des lexiques, des morphologies et des syntaxes, on aboutit à professer que la traduction devrait être impossible. Mais les traducteurs existent, ils produisent, on se sert

utilement de leurs productions. On pourrait presque dire que l'existence de la traduction constitue le scandale de la linguistique contemporaine. (Mounin, 1963, p. 8)

Il examine rigoureusement tous les arguments les plus populaires en faveur de l'*intraduisibilité* : la spécificité sémantique des signes linguistiques et des structures grammaticales, l'hétérogénéité des visions du monde, les différences socio-culturelles entre les communautés langagières, — et il constate leur faiblesse. Ainsi, Mounin ne nie pas le fait que chaque langue conceptualise la réalité à sa manière, mais il développe cette idée en disant qu'une conceptualisation variée peut être observée non seulement entre deux langues différentes, mais aussi à l'intérieur d'une même langue. Par exemple, un Français ne pratiquant pas les sports d'hiver ne connaît qu'un seul mot qui signifie *neige*, tandis que les skieurs français en distinguent beaucoup de types différents. Cette différence ne constitue aucunement un obstacle pour la communication entre les Français, donc, en traduction, elle est aussi surmontable.

En ce qui concerne la traduction des mots dont la valeur du signifié est différente, Mounin s'adresse aux travaux de Louis Hjelmslev (1899-1965), Luis Jorge Prieto (1926-1996) et André Martinet (1908-1999)¹³ sur la possibilité de décomposition du signifié en éléments sémantiques minimaux (figures du contenu). Il admet que «si de telles 'particules' de sens existaient, la traduction deviendrait quelque chose d'aussi simple que l'analyse et la synthèse en chimie» (*Ibid.*, p. 97).

Pour le chercheur français, les concepts de *traduisibilité* et d'*intraduisibilité* sont tout à fait relatifs. La traduction est une activité étroitement liée à la nécessité de surmonter de nombreux obstacles linguistiques ou non, mais elle est toujours possible avec plus ou moins de succès. Et la linguistique, même si elle crée des fois certaines difficultés de nature théorique pour la traduction, contribue néanmoins à les surmonter.

Du point de vue de Mounin, ce n'est pas la traduction qui peut servir aux besoins de la linguistique, mais le contraire :

Au lieu de considérer les opérations de traduction comme un moyen d'éclairer directement certains problèmes de linguistique générale, on peut se proposer l'inverse, au moins comme point de départ: que la linguistique — et notamment la linguistique contemporaine, structurale et fonctionnelle — éclaire pour les traducteurs eux-mêmes les problèmes de traduction. Au lieu de récrire (toutes proportions gardées) un traité de linguistique générale à la seule lumière des faits de traduction, on peut se proposer d'élaborer un traité de traduction à la lumière des acquisitions les moins contestées de la linguistique la plus récente. (*Ibid.*, pp. 7-8)

¹³ V. Hjelmslev (1953, 1954), Martinet (1946, 1957, 1957-1958), Prieto (1954, 1956, 1957).

1.3. ALLEMAGNE DE L'EST

En 1968, en RDA fut publié l'ouvrage d'Otto Kade intitulé *Zufall und Gesetzmäßigkeit in der Übersetzung*¹⁴. Cette publication exerça une influence considérable sur l'axe de recherches en traductologie de ce que l'on appellera par la suite l'Ecole de Leipzig.

Kade construit sa théorie de la traduction essentiellement sur la synthèse de phénomènes *réguliers*. Le point de départ, pour lui, est la nature *communicative* de tous les types de traduction. La traduction est donc considérée comme *la phase la plus importante de la communication* entre les participants, dont les systèmes sémiotiques sont différents. Dans cette optique, le traducteur a trois fonctions à la fois : le destinataire du message dans la langue source, le *transcodeur* et l'expéditeur du message dans la langue cible. Pareillement, le résultat de la traduction, selon Kade, dépend de trois facteurs : des caractéristiques propres aux systèmes linguistiques engagés, de la façon dont la réalité objective est reflétée dans le message et des caractéristiques spécifiques des communicants. Du fait que le deuxième et le troisième facteurs sont plus arbitraires que le premier, le linguiste allemand déduit que les caractéristiques linguistiques ont une importance décisive pour la théorie de la traduction. Pour ces mêmes raisons, Kade inclut cette dernière dans le domaine de la linguistique appliquée.

Une autre «triade» de Kade touche au plan du contenu du signe linguistique. Il part de la présomption que celui-ci peut être divisé en trois composantes : la signification grammaticale, le *significat* (concept linguistique) et le *dénotat* (objet de la réalité). En fonction de quelle composantes reste invariable après l'opération de traduction, il distingue trois méthodes de traduction : si c'est la signification grammaticale qui reste la-même, cela s'appelle la *substitution*, si c'est le significat — il s'agit d'*interprétation*, si rien ne reste que le dénotat, cette méthode de traduction porte le nom de *paraphrase*.

C'est la substitution qui, du point de vue de Kade, mène à la traduction la plus *équivalente*, du fait que c'est la seule méthode de traduction parmi les trois citées qui a affaire à la relation biunivoque entre les unités de la langue de départ et celles de la langue d'arrivée. En ce qui concerne l'interprétation, cette méthode est considérée comme une imperfection temporaire et surmontable avec le développement de la traductologie. Quant à la paraphrase, Kade l'exclut complètement de la notion de traduction.

L'orientation communicative de la théorie de la traduction élaborée par Otto Kade suppose que le texte existe dans deux plans différents :

¹⁴ A la base de ce livre d'O. Kade, il y a sa thèse de doctorat *Les facteurs subjectifs et objectifs dans le processus de traduction. De la définition des critères objectifs de la traduction comme condition préalable de l'approche scientifique des problèmes de traduction*, soutenue en 1964.

linguistique et communicatif. En tant que phénomène linguistique, il constitue un *macrosigne* ayant sa *signification* générale qui représente la somme des significations de ses constituants. Sur le plan communicatif, le texte fonctionne comme une unité de communication — *communicat*. Son plan du contenu est le *sens* résultant de l'application de la signification linguistique à une situation communicative concrète, tandis que son plan de l'expression est constitué par le macrosigne linguistique entier. Par conséquent, le sens du *communicat* englobe plus d'informations que la signification du macrosigne linguistique. Puisque dans des situations communicatives identiques les mêmes significations sous-entendent les mêmes sens, la relation entre le sens et la signification est considérée donc comme régulière.

2. CONDITIONS ET PRÉMISSSES

Comme on le voit, des réflexions tout à fait différentes menèrent les chercheurs des trois mondes à l'idée d'une théorie de la traduction qui s'appuierait sur la linguistique. Cependant, prises sans rapport au contexte dans lequel elles apparurent, ces réflexions resteraient des phénomènes isolés sans valeur particulière du point de vue de l'histoire de la science.

Pour ne pas tomber dans cette erreur, il faut restituer le contexte scientifique dans lequel travaillaient les pères-fondateurs des théories de la traduction linguistiques russe, française et allemande.

2.1. CONTEXTE TRADUCTOLOGIQUE

Vers la deuxième moitié du XX^e siècle les études sur la traduction en France, en URSS et en Allemagne se trouvaient plus ou moins au même niveau de développement, vu que dans les trois pays existaient deux mêmes axes principaux de la pensée théorique dans le domaine de la traduction.

D'un côté, vers les années 1950-1960, tous les pays dont on parle ici accumulèrent un certain corpus d'ouvrages où la traduction était considérée comme un phénomène particulier — *l'art de traduire*.

G. Mounin note même qu'il s'agit de sept ou huit travaux qui contiennent des «idées liées plus à la grammaire normative et au goût, qu'à la linguistique» (Mounin, 1963, p. 12). Les linguistes canadiens constatent le même fait, bien que dans leur bibliographie on puisse trouver plus d'ouvrages consacrés aux problèmes de la traduction, plutôt anglo-américains.

Fedorov, lui aussi, mentionne ce type de travaux quand il décrit la situation en traductologie du premier tiers du XX^e siècle en mettant en relief l'absence d'une ligne de démarcation entre la traductologie linguistique et littéraire. Dans tous les cas, c'est la traduction littéraire qui

fut l'objet d'études à cette époque-là : la grande majorité des travaux sur la traduction est dédiée aux problèmes tels que la transmission des images poétiques, du style, de la spécificité culturelle.

O. Kade, à son tour, parle des ouvrages de ses compatriotes sur l'histoire de la traduction dont les racines remontaient au domaine littéraire.

De l'autre côté, tous ces trois mondes eurent une pratique de traduction très développée à cette époque-là. Mais ni une théorie, ni une étude qui pourrait envisager des problèmes théoriques n'en sortit. Comme résultat, il y eut sans doute de nombreuses publications sur des aspects concrets, y compris linguistiques. De tels ouvrages revêtirent un caractère particulier, souvent comparatif, ayant pour objet l'une ou l'autre paire de langues (par exemple, les méthodes de traduction du gérondif anglais en russe) et ne prétendirent point à une généralisation théorique systématisée.

En d'autres mots, tous les linguistes furent d'accord sur le fait que, même si des approches théoriques des problèmes de la traduction existaient avant les années 1950, elles ne furent jamais considérées comme des approches linguistiques.

Ainsi, l'on se tromperait à peine en disant que le primat de la traduction littéraire, sa perception en tant qu'art, l'absence d'ouvrages généralistes sur la traduction, la mise en relief des problèmes spécialisées et des approches comparatives, l'absence de conceptions purement linguistiques — tout cela caractérisait la traductologie de la première moitié du XX^e siècle dans les mondes russophone, francophone et germanophone.

2.2. CONTEXTE LINGUISTIQUE

En linguistique, les années 1950-1960 représentèrent une période de grands changements. Après les nombreux succès de l'approche structuraliste dans la description des unités et des structures de la langue, cette méthode passa vers la parole et les problèmes du contenu. Les structuralistes tentèrent de trouver l'unité minimale du plan du contenu pour trouver un équilibre avec le phonème du plan de l'expression. Mounin (1963) considère que ces tentatives contiennent des avantages indéniables pour la théorie de la traduction, en particulier, pour la traduction automatique.

En même temps, le milieu du XX^e siècle fut la période de reconnaissance des limites du structuralisme classique, qui — dans ses formes extrêmes — proposait une méthodologie réductionniste et relativiste en réduisant la nature des phénomènes linguistiques à l'ensemble des relations entre les éléments du système. Quant au côté substantiel de ces éléments, à la relation entre la langue et la société, entre la langue et la pensée, aux fonctions linguistiques de la communication — tout cela dut être jeté par-dessus bord du bateau structuraliste.

Les années 1950-1960 témoignèrent de même du tournant fonctionnel qui mena logiquement à ce que l'on appelle l'«élargissement

de l'objet de la linguistique». Pour l'approche fonctionnaliste, la langue représentait avant tout un moyen de communication, avec toute la problématique pragmatique que cette définition soulevait.

La formation de l'École de la stylistique fonctionnelle en URSS fut l'une des conséquences du tournant fonctionnel, et la traductologie de l'époque y trouva un soutien considérable pour ses études. Par exemple, pour A.V. Fedorov, les problèmes du style et de la traduction furent substantiellement indissolubles: dans son ouvrage *Očerki obščej i sopostavitel'noj stilistiki* ['Essais de stylistique générale et comparée'] (1971), il se réfère aux méthodes d'analyse de texte qui se basent sur la théorie et la pratique de la traduction. Pourtant, la stylistique fonctionnelle dans sa version soviétique ne put pas être réduite à l'appareil conceptuel du structuralisme, tandis que la stylistique française ou canadienne de cette époque-là fut une discipline structurelle et fonctionnelle dans toute la force de ces termes.

Grâce au développement des technologies, le phénomène de la communication ne resta plus la prérogative des sciences du langage. Ainsi, vers la fin des années 1940, des chercheurs américains (le politologue Harold D. Lasswell [1902-1978] et les mathématiciens Claude E. Shannon [1916-2001] et Norbert Weaver [1894-1978]) donnèrent un élan au développement actif de la théorie de la communication. Les modèles de communication proposés par les Américains furent adoptés assez vite par les linguistes. Roman Jakobson, par exemple, s'appuya sur celui de Shannon-Weaver pour élaborer son schéma de l'acte de communication. Quant à la traductologie, c'est la conception de Kade que la théorie de la communication influença le plus : le modèle de traduction du théoricien de l'Allemagne de l'Est présente un schéma sophistiqué du modèle de l'acte communicatif simple.

2.3. POURQUOI CONSTRUIRE LE BÂTIMENT TRADUCTOLOGIQUE SUR DES FONDEMENTS LINGUISTIQUES?

Même si l'opération traduisante, l'activité de traduction, implique plusieurs aspects hétérogènes : la matière linguistique, la finalité communicative, les rapports culturels, la détermination sociale, les destinataires humains, le contexte littéraire etc. —, les chercheurs-traductologues des trois mondes étudiés sont d'accord pour constater que la linguistique doit servir de base pour la théorie de la traduction. Pourquoi donc la problématique traductologique doit-elle devenir l'objet de la linguistique? Chacun de nos personnages défend ce point de vue explicitement, à sa propre manière.

Andrej Fedorov souligne ceci dans la préface à la deuxième édition de *Vvedenie v teoriju perevoda* :

C'est de l'aspect linguistique de la problématique dont je m'occupe notamment dans ce livre, car il est encore insuffisamment étudié et systématisé. Pourtant,

son développement présente une étape nécessaire dans la construction d'une théorie de la traduction en tant que discipline intégrale des lettres (Fedorov, 1958, p. 4).

Pour Fedorov, le lien intrinsèque entre la forme et le contenu est très important, voire essentiel. L'aspect linguistique dont il parle est donc compris de façon élargie, appartenant au domaine de la *macrolinguistique*. Cependant, le chercheur russe considère la théorie de la traduction comme une discipline qui dépasse le ressort de la linguistique, bien qu'elle ait ses fondements dans la linguistique même.

Selon les Canadiens, la théorie de la traduction n'a pas d'autre place sauf «son inscription normale dans le cadre de la linguistique» (Vinay, Darbelnet, 1958, p. 20), du fait qu'elle fait partie de la stylistique externe comparée et que ce sont les systèmes linguistiques de deux langues qui font l'objet de comparaison.

G. Mounin semble polémiquer implicitement avec J.R. Firth et R. Jakobson quand il écrit que les acquisitions de la linguistique de l'époque seraient plus utiles pour le développement de la théorie de la traduction que les observations sur l'opération traduisante ne le seraient pour les sciences du langage. Il partage de même les vues de Fedorov et des Canadiens concernant la relation d'assujettissement entre la linguistique et la théorie de la traduction, tout en étant proche du théoricien russe dans sa conception de l'activité de traduction comme une sorte d'art.

Pour Kade, la théorie de la traduction se base entièrement sur la linguistique qu'il perçoit comme une discipline sémiotique et sociale. Mais le fait qu'il essaie d'établir des relations biunivoques entre les éléments des plans de l'expression de deux langues plutôt que de s'entraîner dans des péripéties sémantiques du contenu, montre que sa théorie de la traduction n'est pas conçue pour franchir les frontières de la linguistique interne.

CONCLUSION

L'orientation linguistique est une caractéristique qui réunit toutes les conceptions des trois mondes étudiées dans cet article. Néanmoins, on constate que, malgré ce point de départ, il existe certaines thèses sur la traduction et/ou sur la théorie de la traduction qui ne jouissent pas d'une telle unanimité des chercheurs.

Ainsi, l'image de la traduction comme *art*, comme une activité *sui generis*, dont les racines se plongent dans la langue, n'est propre qu'aux conceptions de Fedorov et Mounin. En revanche, pour Vinay et Darbelnet, ainsi que pour Kade, la traduction est une opération purement linguistique. Ensuite, Fedorov, Mounin et Kade sont convaincus que la théorie de la traduction peut être générale, tandis que selon les Canadiens, chaque paire de langues a besoin de sa propre théorie.

Ces différences semblent être parfaitement justifiées dès que l'on admet que, même s'il s'agit d'une approche *linguistique* dans tous les quatre cas, c'est l'idée de *ce que chaque auteur entend par linguistique* qui est à chaque fois différente.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALLY Charles, 1913 [1952] : *Le langage et la vie*, Genève : Droz.
- FEDOROV Andrej Venediktovič, 1953 [1958] : *Vvedenie v teoriju perevoda: lingvističeskie problemy* ['Introduction à la théorie de la traduction: les problèmes linguistiques'], Moskva : Izdatel'stvo literatury na inostrannyx jazykax.
- , 1971 : *Očerki obščej i sopostavitel'noj stilistiki* ['Essais de stylistique générale et comparée'], Moskva : Vysšaja škola.
- FIRTH John Rupert, 1956 : «Linguistic Analysis and Translation», in M. Halle et al. (eds.), *For Roman Jakobson : Essays on the occasion of his sixtieth birthday, 11 October 1956*, The Hague : Mouton, pp. 133-139.
- GUIDERE Mathieu, 2010 : *Introduction à la traductologie : penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*, Bruxelles : De Boeck.
- HJELMSLEV Louis, 1953 : *Prolegomena to a Theory of Language*, Baltimore : Waverly Press.
- , 1954 : «La stratification du langage», in *Word*, N° 2-3, pp. 163-188.
- JAKOBSON Roman, 1959 : «On Linguistic Aspects of Translation», in R.A. Brower (ed.), *On Translation*, Cambridge, MA : Harvard University Press, pp. 232-239.
- KADE Otto, 1968 : *Zufall und Gemäßigkeit in der Übersetzung*, Leipzig : VEB Verlag Enzyklopädie.
- MARTINET André, 1946 : «Au sujet des *Fondements de la théorie linguistique* de Louis Hjelmslev», *Bulletin de la Société linguistique de Paris*, vol. 42/2, pp. 17-42.
- , 1957 : «Arbitraire linguistique et double articulation», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, N° 15, pp. 105-116.
- , 1957-1958 : «Substance phonique et traits distinctifs», *Bulletin de la Société linguistique de Paris*, vol. 53/1, pp. 72-85.
- MOUNIN Georges, 1963 : *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris : Gallimard.
- NEUBERT Albrecht, 1968 : «Pragmatische Aspekte der Übersetzung», in A. Neubert (ed.), *Grundfragen der Übersetzungswissenschaft*, Leipzig : Enzyklopädie, pp. 21-33.
- NIDA Eugene, 1959 : «Principles of translation as exemplified by Bible translating», in R. A. Brower (ed.), *On Translation*, Cambridge, MA : Harvard University Press, pp. 11-31.
- NIDA Eugene, 1964 : *Toward a science of translating with special reference to principles and procedures involved in Bible translating*, Leiden : E. J. Brill.
- PRIETO Luis Jorge, 1954 : «Signe articulé et signe proportionnel», *Bulletin de la Société linguistique de Paris*, vol. 50/1, pp. 134-143.

- , 1956 : «Contribution à l'étude fonctionnelle du contenu», *Travaux de l'Institut de Linguistique*, Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Paris vol. 1, pp. 23-41.
- , 1957 : «Figuras de la expresion y figuras del contenido», in *Estructuralismo y historia. Miscelanea homenaje a André Martinet*, Canarias, Universidad de La Laguna, pp. 243-249.
- STEINER George, 1975 : *After Babel: Aspects of Language and Translation*, London - New York : Oxford University Press.
- VINAY Jean-Paul, DARBELNET Jean, 1958 : *Stylistique comparée du français et de l'anglais : Méthode de traduction*, Paris : Didier.